

C'est d'un pas alerte que j'arpente la rue du Colisée. Il fait bon ce matin et, comme c'est encore calme, j'en profite pour passer d'un trottoir à l'autre, la tête bien droite, les yeux grands ouverts. Une femme marche devant moi. Je sens son parfum, fleuri, jasmin peut-être.

Ses longues jambes fines, ce corps qui se déhanche, ses hauts talons qui tapent sur le sol, c'est une agréable tranche de vie qui en un instant éclabousse mon esprit. J'ai bien envie d'accélérer le pas, de la doubler, de voir son visage, de lui sourire...

Mais non, je vais rester derrière elle, absorbé par cette note épicée qui me laisse tout le loisir à m'imaginer ses yeux, son nez, son rouge à lèvres.

Elle ne me laisse finalement pas le temps de la réflexion puisqu'elle oblique rue de Ponthieu. Pas sûr de toute façon qu'elle se soit retournée sur moi si je l'avais croisée un peu plus loin, un autre jour. Je ne suis pas le genre d'homme que ce style de femme côtoie. Elle, elle était plutôt du genre Mini Cooper et travail

très bien payé dans un des nombreux bureaux du quartier. Quant à moi... À observer sa silhouette s'éloigner, je me dis aussi qu'elle doit en passer du temps chez le coiffeur ou chez l'esthéticienne. Que chez elle tout doit être nickel, que ses enfants doivent avoir une nurse, que son mari fume de gros cigares. Ou alors, elle vit seule, trop préoccupée par sa carrière. Peut-être passe-t-elle du temps à jacasser avec ses copines au salon de thé ? J'aime m'imaginer la vie des gens ; j'en ai tellement croisé, tellement observé.

Au loin, mais se rapprochant peu à peu de moi qui ai l'esprit encore tout embrumé par les senteurs florales de la belle aux hauts talons, c'est un homme qui me fait face maintenant. Il a la quarantaine, je pense. Il semble fatigué.

Si tôt le matin, ce n'est pas bon signe. Sortant la main de la poche de son jean, il tire une dernière fois sur sa Marlboro qu'il a au bec, une grande bouffée en pinçant le filtre, et le voilà qui jette son mégot encore fumant à terre. Il y a quelques années, je me serais jeté dessus pour le finir, tirer une dernière latte !

Ou alors, j'aurais retiré de mes doigts le bout encore incandescent et placé le peu de tabac qui reste dans une petite poche, pour m'en rouler une un peu plus tard. Je l'ai tellement fait !

Là, et alors qu'il arrive à ma hauteur, j'ai juste envie de lui dire que c'est sale, ce qu'il vient de faire, qu'il aurait au moins pu jeter son mégot dans le caniveau. Mais je n'ai pas le temps ni le réflexe de l'apostropher que son épaule frôle la mienne. Pofff ! Pourtant

surpris, je suis à peine déséquilibré quand je le vois relever la tête, se retourner vers moi et me lancer avec une voix douce et timide :

— Oh ! Pardon, monsieur !

Je lui souris. Je n'ai presque rien senti ! Je lui réponds que ce n'est rien ; il poursuit son chemin. Lui aussi a, de toute évidence, un rendez-vous important ou tout simplement l'habitude de marcher vite, tête baissée. Quant à moi, j'ai perdu l'habitude qu'on me parle ainsi ! Qu'on s'adresse à moi avec des mots doux, des mots gentils. Depuis des années, c'était plutôt :

— Dégage, pauvre con ! Fous le camp !

Ça fait longtemps qu'on ne m'a pas parlé ainsi. Une éternité. Non, quelques mois seulement. Voilà pourquoi je marche depuis plus d'une heure ce matin, profitant du jour qui se lève. Que c'est bon de se sentir libre, de respirer Paris ! Qu'il est bon d'imaginer des choses, de se mettre en tête des pensées heureuses ! Un privilège de courte durée, car ici, dans quelques heures, les voitures seront à l'arrêt, en file indienne. Les cyclistes doubleront à pleine vitesse, les scotéristes bourdonnants pesteront parce qu'ils n'arriveront pas à se frayer un chemin.

Alors, la suffocante odeur des gaz d'échappement viendra irriter nos narines, et les klaxons ne cesseront de brailler. Quant à ce trottoir que cet homme balaye aussi vite que s'il dansait un slow, sa fréquentation va décupler au fil des heures.

Comme un rituel, les Parisiens, tête basse ou les yeux rivés sur leur smartphone, vont marcher, courir

sans même prendre le temps de regarder qui ils croissent, sans même voir que la boulangère a placé ses plus beaux gâteaux en vitrine. Trop stressés par le quotidien d'une vie en capitale, hommes, femmes et enfants, cartable sur le dos, ne vont certainement pas voir qu'ici le chien de la locataire du sixième a laissé un petit colis. Ils ne verront pas non plus que la bouteille de bière, qui a certainement dû être posée hier soir près de la porte du 43, est toujours là ce matin.

Et que dire de cette ardoise effacée et accrochée au mur de ce commerce : finie la promo sur le jarret de porc qu'il y avait hier ; ce matin, c'est le collier d'agneau que le boucher a mis en avant.

Aujourd'hui, tous ces petits détails me sautent aux yeux, même si, je le répète, j'avance d'un pas alerte en direction des Champs-Élysées. Tout me saute aux yeux, car désormais je prends le temps de regarder, d'observer ce qui se passe dans la rue. Je regarde, j'observe, j'analyse et j'apprécie. Je suis aussi et surtout en mesure de le faire depuis que le tas de ronces qui grouillait dans ma tête s'est transformé en bouquet de fleurs. Finies les idées noires, finies ces longues heures passées à comater tel un zombie.

C'est aujourd'hui le nouveau Michel qui avance à pas assurés ! Car, si de temps en temps ma jambe me fait mal et que les douleurs me rappellent d'où je viens, par où je suis passé, le fardeau que je portais est désormais au fond de l'abîme.

Ce matin, c'est donc le cœur léger et l'esprit libéré que j'avance vers la plus belle avenue du monde. Elle

n'est plus qu'à quelques longueurs de moi. J'avance, mais c'est elle qui en fait m'aspire et me supplie de venir à elle.

Comme si elle avait quelque chose à me dire. Dans une démarche de plus en plus hésitante, ou peut-être ai-je présumé de mon endurance après cette longue marche entamée depuis le XX^e arrondissement, ma respiration se coupe. Je peine à reprendre mon souffle. Plus j'avance et plus je sens mon cœur battre. Comme un tambour, il tape en moi un peu plus fort à l'approche du carrefour qui maintenant se dessine.

La boutique Disney est à ma gauche, le Gaumont, à ma droite. Les portes sont encore fermées à cette heure, mais j'aperçois que d'un côté Mickey a toujours le sourire alors que de l'autre la jeune femme a l'air désespérée sur l'affiche du film.

La noirceur de ses yeux, ce rimmel qui coule sur ses joues si blanches, cela m'interpelle lorsque j'entends un klaxon retentir derrière moi.

Tuuuuut ! tuuuut ! Je sursaute. Je viens de l'échapper belle : une moto m'a frôlé. Le conducteur, furieux, se retourne et me lance un regard assassin en relevant sa visière. Ses mots, je n'arrive pas à les entendre. Mais j'imagine qu'ils n'étaient pas très tendres. Je tourne la tête, je suis au beau milieu de la chaussée. Tellement pressé d'arriver, tellement ému d'être ici, je ne me suis pas rendu compte que j'ai déserté le trottoir pour me retrouver là, errant, bouche bée, au milieu de la rue. Je retourne vite me réfugier auprès de Minnie et de ses amis pour reprendre mes esprits. Les Champs sont là !

Comme à chaque heure du jour ou de la nuit, il y a du monde. Seule petite différence, à cet horaire très matinal, les voitures passent plus vite ; ça se remarque au bruit des pneus sur les pavés.

Dans la largeur de cette avenue, le vent se fait plus fort également. Il souffle et pousse les papiers qui n'ont pas encore rejoint la poubelle. À l'approche de l'hiver, ce sont les feuilles qui virevoltent.

Comme chaque jour, des amoureux profitent de ce moment de quiétude pour se prendre en photo. La jeune fille, japonaise ou chinoise, enlace son homme, à peine aussi grand qu'elle. Le bras tendu en l'air, il tient un appareil photo à la main. C'est la nouvelle mode ! Il y a quelques années, on demandait à quelqu'un de prendre le cliché. Aujourd'hui, on tend le bras, on sourit et hop ! c'est dans la boîte !

Moi, ce sont des milliers d'images qui me reviennent en mémoire en traversant la rue en direction du cinéma. Combien de fois ai-je traîné sur cette avenue ? Combien de temps, de jours, de mois ai-je vécu là, prostré sur ces larges trottoirs, devant ces galeries marchandes, à l'entrée de ces magasins dans lesquels je ne suis jamais entré.

La plus belle avenue du monde est peut-être l'endroit où les touristes de la planète aiment se promener, mais moi, ce matin, elle est en train de m'aspirer. Je sais pourtant ce qui m'a poussé à venir ici, je sais ce que je viens y chercher, mais j'ai l'impression que c'est elle qui guide mes pas. Cela fait pourtant plus d'un an que je ne suis pas revenu ici, mais tout m'est

encore si familier. Le cinéma, le marchand de disques qui vient de fermer ses portes... Plus que quelques mètres à faire.

J'ai beau essayer de freiner la cadence, j'ai beau tourner la tête, il y a quelque chose au-dessus de moi qui me commande et qui me dit de regarder là, à droite : l'entrée du Monoprix.

C'est là, pendant un siècle, une éternité, que l'ancien Michel vivait. Il n'est plus là, mais son âme est encore présente. J'ai l'impression de me voir, assis par terre, ma canne à pêche à la main et, au bout de la ligne, mon gobelet en plastique, balayé par le vent ou parce qu'il n'y a pas assez de pièces pour le lester.

Et puis, il y a cet aboiement dans ma tête, celui que je n'oublierai jamais, celui des chiennes. Elles aussi semblent être là ce matin sur ce bout de trottoir, elles qui m'ont aidé à survivre, elles qui m'ont sauvé la vie.

J'avais envie de venir ici ce matin après cette longue marche. Ça fait des mois que j'y pensais. Mais il y avait toujours une bonne ou une mauvaise raison pour m'en empêcher. Il m'a fallu vaincre cette peur, mais la nuit dernière, dans mon demi-sommeil, j'ai refait cent fois la scène, j'ai redit mille fois les mots, j'ai hurlé, pleuré en pensant à ce moment.

Seul, devant la porte d'entrée du magasin, je serre les poings, je remonte mon col et je relève la tête. Plus rien n'existe autour de moi, je ne perçois plus rien, n'entends plus un bruit.

Seuls ma respiration et ce cœur qui bat de plus en plus fort me rappellent que je suis en vie. J'ouvre les

yeux, je fixe ce coin de trottoir, ma gorge se noue. Arriverai-je à dire ce que j'ai à dire ?

— Je suis vivant !

Oui, bien vivant ! De temps en temps, je peine d'ailleurs à le croire tant la vie n'a pas été tendre avec moi. Qu'avais-je donc fait au bon Dieu pour mériter cela ? Quand je rassemble mes souvenirs, quand je me remémore tout ce que j'ai pu vivre depuis plus de dix ans, je me surprends parfois à me dire que c'est un miracle que je sois toujours là, debout, marchant dans cette rue, le ventre plein, les idées claires.

Oui, je peux le dire, aujourd'hui : le vent semble avoir tourné puisque je suis ici sur mon ancien lieu de perte, fixant du regard cette place que je me suis appropriée pendant des années.

Fier et « droit dans mes bottes » comme certains aiment crier. Moi, je préfère tout simplement dire « fier et chanceux d'en être sorti ». Oui, c'est cela, c'est l'expression qui me convient le mieux, même si je sais que tout est encore si fragile.

Je m'appelle Michel Baldy. Pendant huit ans, la rue était mon domicile, la rue était mon lit. Je m'appelle Michel Baldy et je suis – où plutôt j'étais – l'un des nombreux SDF de Paris.